



Les métaphores : une pluralité dans l'unité

Michele Prandi
michele.prandi@unige.it

L'étude de la métaphore a quelque chose de paradoxal. Le chemin qui mène à son identification a été tracé une fois pour toutes par Aristote dans la *Poétique* : la métaphore est l'issue du transfert d'un mot hors de son territoire d'appartenance. En même temps, chaque fois qu'on y pense, on n'arrête jamais de découvrir des facettes nouvelles. Ce paradoxe se justifie par deux ordres de raisons.

La première raison est externe, et porte sur l'identification même de la métaphore. Aristote définit la métaphore comme le transfert d'un mot : μεταφορὰ δέ ἐστιν ὀνόματος ἀλλοτρίου ἐπιφορὰ, « *métaphorà dé estin onómatos allotriou epiphorà* », « La métaphore est le transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre¹ ». Le transfert d'un mot hors de son domaine, cependant, ne comporte pas nécessairement le transfert du concept qu'il dénote. L'absence de la distinction dans la définition léguée par la *Poétique* a fini par obscurcir la frontière entre la métaphore, qui transfère un concept loin de chez soi, et la métonymie, qui, après avoir transféré un mot, reconduit chez lui le concept qu'il dénote. Parmi les exemples de transfert – de *metaphorà* – donnés par Aristote, en effet, il y en a quelques-uns que nous interpréterions comme des métonymies. L'expression χαλκῷ ἀπὸ ψυχὴν ἀρύσας, « *chalkô apò psychèn arúsas* », *Ayant, au moyen du bronze, puisé l'âme*, contient une métaphore – l'expression *ayant puisé l'âme* qui applique le verbe *puiser* à l'âme – et une métonymie, *le bronze* pour désigner l'épée fabriquée en bronze².

La deuxième raison est interne : la métaphore elle-même inclut une constellation très ample de phénomènes diversifiés, même aux profils opposés, comme nous aurons l'occasion de le constater. Une description cohérente doit être en mesure de reconduire à l'unité la pluralité des profils que la métaphore nous offre sur le plan empirique.

1. Aristote, *Poétique*, Texte établi et traduit par J. Hardy, Société d'Édition « Les Belles Lettres », Paris, 1979 : 1457b. Comme le montrent les exemples, l'emploi du terme *ónoma* dans ce contexte inclut tant les noms que les verbes. Le signifié primitif du verbe *metaphéreîn* en grec ancien est 'transporter', 'transférer', et s'applique en premier lieu à des biens, à des marchandises, ou à de l'eau dans des conduites (Reggiani 2017).

2. La traduction proposée par l'édition citée, *Ayant, au moyen de son glaive de bronze, épuisé sa vie*, enlève une métonymie – *le bronze* se référant à un glaive en bronze – et en ajoute une autre : le nom *psychè*, l'âme, est interprété comme se référant à la vie.

À partir de ces prémisses, notre analyse prévoit deux étapes logiquement successives : en premier lieu, la mise au point de la distinction entre métonymie et métaphore en tant que stratégies conceptuelles à l'orientation opposée ; ensuite, à partir d'une définition compréhensive de la métaphore, l'identification des critères qui nous permettent en même temps de différencier les types documentés de métaphore et de les reconduire à l'unité.

1. Métaphore et métonymie

La distinction entre métaphore et métonymie peut être saisie dans des conditions idéales quand les deux stratégies conceptuelles se disputent l'interprétation d'un même signifié contenant un conflit entre concepts.

Un signifié conflictuel est le signifié d'une expression complexe, en premier lieu d'une phrase, dont la charpente syntaxique impose aux concepts convoqués des relations qui défient les fondements de la vision partagée du monde qui régit notre pensée et nos comportements cohérents : notre ontologie naturelle³. Un exemple d'expression au signifié incohérent est le premier vers du célèbre *Nocturne* du poète spartiate Alcman *Dorment les sommets des montagnes*, qui attribue l'expérience du sommeil, restreinte aux êtres vivants, à un sujet appartenant à la nature inanimée comme les montagnes. Inspirés par Aristote, nous reconnaissons dans le signifié conflictuel l'issue du transfert d'un mot étranger – le *foyer*, dans notre exemple, le verbe *dormir* – dans un milieu conceptuel qui est cohérent avec le texte auquel la phrase appartient : le *cadre* (Black 1954), dans notre exemple, les montagnes. Au moment d'affronter le conflit provoqué par le transfert d'un mot, la métaphore et la métonymie suivent deux chemins opposés.

La métonymie dissout le conflit rétablissant l'ordre conceptuel cohérent. Le contenu du verbe *dormir* n'est pas appliqué aux montagnes elles-mêmes, mais à un référent qui entretient une relation cohérente avec les montagnes : '*Dorment les êtres vivants – les animaux, les personnes – qui peuplent les montagnes*'. La métonymie interprète le conflit conceptuel comme un raccourci, et sa fonction consiste à réactiver les étapes du parcours cohérent supprimées dans l'expression. C'est la raison pour laquelle la métonymie transfère un mot sans transférer le concept. Dans l'interprétation métonymique, le sommeil n'est pas transféré aux montagnes, qui demeurent les êtres inanimés qui nous sont familiers, mais reconduit parmi les êtres vivants.

La définition proposée de la métonymie inclut comme cas particulier la synecdoque de la tradition. Comme la métonymie, la synecdoque rétablit l'ordre conceptuel conventionnel activant une relation cohérente entre les deux référents en conflit. La différence est dans la nature de la relation. La synecdoque rétablit une relation entre la structure d'un objet complexe et ses parties : dans l'expression *Il avait pour voisine / Deux yeux napolitains qui s'appelaient Rosine* (Musset), une personne est identifiée au moyen de ses yeux. La métonymie met au feu trois types des relations situées dans l'ordre du procès, qui est le modèle sémantique d'un événement, le signifié d'une phrase. La relation pertinente connecte ou un procès et l'un des rôles qu'il contient, ou deux rôles engagés dans le même procès, ou deux procès. L'expression *Le travail des abeilles* (Yourcenar) se sert du procès pour identifier l'un de ses résultats : la cire. L'expression *La mitrailleuse [...] recommença à chercher d'un autre côté dans la brume* (Giono) se sert de l'instrument pour identifier l'agent de la même action. L'expression *Il n'y a qu'à préparer le berceau* (Giono) se sert de l'action de préparer le berceau pour évoquer la naissance d'un enfant.

La métaphore documente une stratégie conceptuelle opposée par rapport à la métonymie et à la synecdoque. La métaphore valorise le signifié complexe conflictuel comme l'occasion pour transférer un concept étranger – le *sujet subsidiaire* (Black 1954) – dans l'univers conceptuel du cadre et pour l'appliquer à un objet qui appartient à ce dernier : la *teneur*⁴ (Richards 1936). Dans notre exemple,

3. L'ontologie naturelle partagée forme une véritable syntaxe des concepts qui oriente en premier lieu la cohérence de notre comportement quotidien, et par-là la cohérence de nos pensées et du signifié des expressions (Prandi 2017 : 62-69).

4. Les deux couples de concepts – cadre et foyer, teneur et sujet subsidiaire – ont une portée différente et ne se

l'être vivant, sujet cohérent de l'expérience du sommeil, est transféré dans le domaine de la nature inanimée et appliqué aux montagnes. Le transfert oblige les deux concepts en conflit – la teneur et le sujet subsidiaire – à entrer en compétition : à interagir. Les issues de l'interaction couvrent un éventail ample et diversifié, ce qui justifie une grande variété de types de métaphores.

2. Typologie des métaphores

Si nous reparcourons les approches de la métaphore documentées dans le cours des siècles, nous trouvons un grand nombre de définitions différentes. La métaphore a été définie à la fois comme le transfert d'un mot dans un domaine étranger (Aristote, *Poétique*, 1457b) et comme l'attribution à un mot d'un signifié nouveau provenant d'un domaine conceptuel étranger par rapport à son signifié primitif (Dumarsais 1730(1988)) ; comme un substitut d'un mot approprié (Fontanier 1830(1968) ; Lausberg 1949 ; Genette 1968 ; Groupe μ 1970 ; Todorov 1970) et comme l'interaction entre deux concepts hétérogènes simultanément actifs (Richards 1936 ; Black 1954) ; comme un système de concepts partagés indispensables à la conception et à l'expression de la pensée cohérente (Weinrich 1958, 1964 ; Blumenberg 1960 ; Lakoff, Johnson 1980) et comme l'issue de l'interprétation d'un signifié conflictuel qui défie les piliers de la pensée cohérente (Weinrich 1963, 1967a, 1967b ; Prandi 2017) ; comme une forme d'expression incompatible avec la formulation de propositions vérifiables, qui oppose un obstacle conceptuel à la recherche scientifique (Carnap 1932 ; Schlick 1936), et comme un instrument indispensable pour la création de concepts scientifiques novateurs ((Hesse 1965 ; Ricoeur 1975 ; Boyd 1979(1993) ; Kuhn 1979(1993)), à l'instar d'un modèle (Black 1960(1962)).

Chacun des couples cités contient deux définitions qui, si elles étaient appliquées au même objet, seraient incompatibles : un même objet ne peut pas à la fois être transféré et acquérir un signifié qui vient d'ailleurs, remplacer un concept et interagir avec lui, rentrer parmi les concepts cohérents et secouer les piliers de la cohérence, opposer un obstacle à la pensée scientifique et lui fournir un instrument de création indispensable. Aucune de ces définitions n'est complètement vraie, car aucune n'est compatible avec la totalité des données ; en même temps, aucune n'est complètement fausse, car chacune est supportée par des données pertinentes. Observons quelques exemples.

La métaphore *Dorment les sommets des montagnes* transfère le concept de sommeil dans le domaine étranger de la nature inanimée et affecte l'identité conceptuelle de la teneur : des montagnes ; dans la métaphore *nourrir un espoir*, le transfert n'affecte pas l'identité de la teneur appartenant au domaine de destination – de l'espoir – mais change le signifié du verbe *nourrir*, qui acquiert une acception métaphorique appropriée pour les affections. L'expression *les crapauds du Marais* admet d'être remplacée par une désignation directe et cohérente de ses référents visés, à savoir les nobles de Paris ; dans l'expression *L'homme est un roseau* (Pascal), à l'opposé, les deux concepts en conflit sont simultanément spécifiés, et le prédicat n'admet pas d'être remplacé sous peine de perdre sa fonction (§ 3.3) : de ce fait, l'interaction n'a pas d'alternatives. L'expression *fleuves d'argent* active un concept métaphorique conventionnel et partagé qui voit l'argent comme une substance liquide ; l'expression *Le soleil versait à grands flots sa lumière sur le Mont Blanc* (H.-B. De Saussure), à l'opposé, donne forme au concept incohérent de lumière liquide. Une métaphore poétique comme la dernière, qui laisse au destinataire la responsabilité ultime de l'interprétation, n'offre certainement pas un modèle pour l'expression d'un contenu scientifique ouvert à l'examen empirique ; à l'opposé, le concept de sélection naturelle en biologie, qui pousse ses racines dans la métaphore incohérente

superposent pas nécessairement. Le premier couple identifie la structure d'un conflit, qui greffe un foyer étranger sur un milieu cohérent avec le contenu du texte. Le deuxième identifie la structure de la figure, et se réfère aux concepts qui interagissent dans la métaphore et entrent en relation dans la métonymie. La teneur est cohérente avec le cadre et le sujet subsidiaire avec le foyer. Cela dit, tant la coïncidence que la dissociation des termes des deux couples dépendent des propriétés grammaticales du foyer (Prandi 2017 : 136-139). Dans le vers d'Alcman, par exemple, le sujet subsidiaire qui interagit avec les montagnes ne coïncide pas avec le procès dénoté par le foyer – le verbe *dormir* – mais avec les référents de son sujet cohérent, à savoir les êtres vivants.

qui dépeint la nature comme un éleveur intelligent, a fondé un paradigme scientifique novateur dont les prévisions s'ouvrent à l'examen empirique.

Le premier pas pour sortir de ce labyrinthe consiste à reconnaître que le paradoxe n'est pas dans l'objet mais dans la méthode : chaque définition, en effet, met au feu un objet différent. Plus précisément, chaque définition porte sur l'une des issues admises par le transfert et l'interaction conceptuelle. Chacune est vraie à l'intérieur de ses limites et fausse au-delà. Pour sortir du paradoxe et rétablir l'unité de la métaphore sans perdre de vue les différences, il suffit de changer de point d'observation et de critère. Au lieu de définir la métaphore à partir de ses issues, qui sont diversifiées et même opposées, il faut la définir à partir de la source, qui est une, à savoir le transfert d'un concept et l'interaction qu'il déclenche.

Le poète Anglo-Normand Geoffrey de Vinsauf⁵ nous indique le droit chemin décrivant la métaphore à l'aide d'une métaphore : la métaphore est une brebis qui s'est lancée dans le pâturage d'un autre, « *propria ovis in rure alieno* ». L'aventure de la brebis a un commencement unique – le saut de la haie – mais s'ouvre sur des issues différentes, même opposées. Préoccupée par les conséquences de son geste, il se peut que la brebis rentre chez soi ; si elle décide de rester, elle peut se soumettre, mais aussi lutter pour imposer ses conditions, avec des résultats plus ou moins favorables. L'aventure de la métaphore n'est pas trop différente. Chaque métaphore n'a qu'une origine : un concept franchit une barrière ontologique et s'installe dans un domaine qui n'est pas le sien. Le transfert déclenche une interaction entre le sujet subsidiaire transféré et la teneur qui est chez lui. Si nous focalisons l'origine commune, la métaphore se voit reconnaître son profil unitaire : son essence, pour ainsi dire. Si nous focalisons les différentes issues de l'interaction, nous sommes en mesure d'identifier les caractéristiques spécifiques de chaque type et de le situer dans ses limites de pertinence.

3. L'interaction métaphorique comme grandeur algébrique

La métaphore de la brebis *in rure alieno* nous invite à voir l'interaction comme une compétition entre deux concepts – la teneur qui est chez lui et le sujet subsidiaire étranger – qui se disputent un même objet. Quand un pamphlet de la Révolution se sert de l'expression *les crapauds du Marais* pour identifier les nobles de Paris, par exemple, le concept de noble, qui est un être humain, et le concept de crapaud, qui est un être vivant non humain, se disputent le profil conceptuel du même référent. La teneur – le concept de noble – confirme l'identité conceptuelle du référent ; le sujet subsidiaire – le crapaud – la remet en question.

Quand deux concepts entrent en compétition, nous pouvons imaginer deux issues opposées et un point d'équilibre : autrement dit, l'interaction conceptuelle est une grandeur algébrique. Quand le solde de l'interaction est positif, le profil conceptuel de la teneur est redessiné sous la pression du sujet subsidiaire ; l'interaction se traduit en projection. Quand le solde est négatif, le sujet subsidiaire s'adapte au profil conceptuel de la teneur : l'interaction est régressive. Quand la structure de la métaphore l'admet, la substitution du concept étranger par la teneur cohérente documente un solde nul : l'expulsion du sujet subsidiaire bloque l'interaction.

3.1. Le solde positif de l'interaction : la projection

Comme le succès de la brebis dans l'affirmation de ses raisons, la projection est une grandeur graduée, qui s'étend d'un minimum à un maximum. Le degré minimum est illustré par les « métaphores de la vie quotidienne » (Lakoff, Johnson 1980), un système de concepts conventionnels cohérents qui alimentent tant l'extension lexicale que la mise en place de figures dans les textes (§ 3.1.3). Le degré maximum est illustré par les métaphores créatives qui interprètent des signifiés complexes conflictuels, connues dans la tradition comme métaphores vives (Ricoeur 1975). Les métaphores

5 Geoffrey de Vinsauf, « *Poetria nova* » in E. Faral (éd.), *Les arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècles*, Champion, Paris, 1924.

vives, à leur tour, peuvent tant enrichir les textes, en premier lieu les textes poétiques (§ 3.1.1), que fournir un instrument essentiel à la création de concepts scientifiques novateurs (§ 3.1.2). Le point de départ de notre exploration des degrés de projection sera fourni par les métaphores créatives poétiques, qui offrent des conditions d'observation idéales.

3.1.1. Les métaphores vives de la poésie

L'interprétation d'une métaphore vive poétique au moyen de la projection connaît à son tour une gradation s'étalant d'un seuil inférieur à une limite supérieure. La projection peut s'arrêter au premier pas, satisfaite d'une analogie immédiate ou d'un stéréotype ; son potentiel créateur, cependant, nous conduit bien au-delà, comme l'argumente un savant de l'âge baroque, Emanuele Tesauro⁶. La métaphore *Prata rident, Les prés rient*, par exemple, admet une interprétation stéréotypée qui a traversé les siècles : 'Les prés sont en fleur'. Face à la projection, cependant, les stéréotypes sont des barrières plantées dans le sable. Comme Tesauro le souligne, la métaphore nous invite à parcourir toute la constellation de concepts qu'un sourire porte avec lui et à la projeter sur les prés :

Perciò che se tu di': *Prata amoena sunt* ['I prati sono ameni'], altro non mi rappresenti che il verdeggiar de' prati; ma se tu dirai: *Prata rident* ['I prati ridono'], tu mi farai [...] veder la terra essere un uomo animato, il prato esser la faccia, l'amenità il riso lieto. Talché in una paroletta transpaiono tutte queste nozioni di generi differenti: terra, prato, amenità, uomo, anima, riso, letizia.

C'est pourquoi, si tu dis : *Prata amoena sunt* ['Les prairies sont agréables'], tu ne me représentes rien d'autre que la verdure des prairies ; mais si tu dis : *Prata rident* ['Les prairies rient'], tu me feras [...] voir la terre comme un homme animé, la prairie comme un visage, la nature agréable comme un rire joyeux. Ainsi, en un seul mot, transparaissent toutes ces notions de genres différents : terre, prairie, aménité, homme, âme, rire, joie.

Comme le montre l'exemple, ce qui est pertinent pour définir la projection métaphorique est l'espace logique qu'elle ouvre. La projection nous autorise à appliquer à la teneur tout le réseau de concepts et de relations conceptuelles qu'il est cohérent de penser du sujet subsidiaire : autrement dit, les limites virtuelles de la projection coïncident avec la distribution cohérente du sujet subsidiaire. Une métaphore admet certainement une interprétation analogique. Cela dit, l'idée traditionnelle que l'analogie est le fondement de la métaphore cache l'horizon de la projection. Observons un autre exemple, la métaphore *lagrime di pioggia, larmes de pluie*, du poète italien Giovanni Pascoli. La ressemblance entre les larmes et les gouttes de pluie est aussi immédiate que banale ; s'arrêter là, ce serait trahir la métaphore. Si nous répondons à l'appel de la projection, l'horizon s'ouvre. S'il y a des larmes, il y a quelqu'un qui pleure : la nature, on dirait. Et pour quelle raison ? Le titre du poème – *Le jour des morts* – nous suggère que la nature est triste, probablement parce qu'elle partage les souffrances des hommes. Si cela est vrai, la nature n'est pas la marraine décrite par un autre poète italien, Giacomo Leopardi, mais une mère compatissante, qui ne peut pas empêcher ses fils de souffrir mais souffre avec eux. Et ainsi de suite.

Notre définition de la projection autorise deux conclusions. Tout en étant déclenchée par un signifié conflictuel, la projection est une province de la pensée cohérente, car elle prend comme critère la distribution cohérente d'un concept : du sujet subsidiaire. Si cela est vrai, le périmètre virtuel de la projection peut être tracé exactement comme la distribution cohérente du sujet subsidiaire qui est projeté. La métaphore vive n'est pas un objet ineffable ; sa structure et son potentiel projectif s'ouvrent à une description empirique rigoureuse.

6. E. Tesauro, « Trattato della metafora », in *Il cannocchiale aristotelico* (1654), réimpression anastatique de l'édition de 1670, *Artistica Piemontese*, Savigliano, 2000.

3.1.2. Les métaphores vives de la découverte scientifique

Les métaphores poétiques illustrent la latitude de l'espace virtuel ouvert à la projection. Pour saisir tout le potentiel créatif de la métaphore vive, cependant, il y a un autre pas à accomplir. Les métaphores qui poussent le potentiel créateur de la projection jusqu'au bout ne sont pas les figures de l'imagination poétique mais les métaphores utilisées par les savants pour créer des concepts scientifiques novateurs, comme souligné par l'épistémologie du Vingtième siècle⁷ (Hesse 1965 : Boyd 1979(1993) : Kuhn (1979(1993))). Pour éclairer ce point, observons deux exemples comparables : le vers d'Alcman qui projette sur la nature une expérience exclusive des êtres animés – *Dorment les sommets des montagnes* – et le concept métaphorique de 'sélection naturelle' élaboré par Darwin, qui projette sur la nature l'action humaine de sélectionner le bétail. La création métaphorique comporte idéalement une *pars destruens* et une *pars construens*. Si nous observons séparément les deux phases, nous pouvons identifier le point exact où les chemins de la création poétique et de la création de concepts scientifiques divergent.

Dans la *pars destruens*, le conflit remet en question l'identité d'un concept conventionnel acquis. Dans cette phase, les métaphores créatives de la poésie et de la science suivent un chemin semblable. Dans nos exemples, la métaphore poétique et la métaphore scientifique mettent également sous pression le concept partagé de nature en lui appliquant un modèle étranger, respectivement l'être animé et l'être humain. L'analogie entre les deux familles de métaphore s'arrête ici, au seuil de la *pars construens*.

Dans la métaphore poétique, l'effet de défamiliarisation d'un concept familier est réversible, du fait qu'il est limité au texte qui le contient. La lecture du vers d'Alcman, par exemple, ne nous amènera jamais à penser que la nature est réellement un être animé. Parallèlement, la métaphore ne change pas le signifié lexical du mot focal : du verbe *dormir*. La métaphore scientifique se comporte de façon opposée sur les deux versants. L'auteur de la métaphore vise à identifier dans la nature une propriété inexplorée qui, à son avis, pourrait être mise au point grâce à la projection sur la nature de l'action, accomplie par un « éleveur intelligent » (Darwin 1859(1950)), de sélectionner le bétail. Ce geste créateur déclenche un procès d'élaboration guidé par le critère de la cohérence conceptuelle destiné à produire deux issues interconnectées. D'une part, le concept de nature élaboré en biologie est irréversiblement restructuré. Comme il est l'issue d'une remise en question créatrice du concept hérité, le nouveau concept est à la fois cohérent et partagé sans pour autant être conventionnel. D'autre part, le mot focal *sélection*, qui dénote une action humaine dans le lexique naturel, acquiert un signifié nouveau comme terme technique de la biologie qui dénote un procès impersonnel. L'extension de signifié et le passage de domaine sont le sceau du parcours créatif déclenché par le conflit et accompli par le transfert et la projection (Rossi 2015).

3.1.3. Les concepts métaphoriques conventionnels

La projection créative mise en place par les métaphores vives, tant de la poésie que de la science, coexiste avec une forme de projection conventionnelle, active à l'intérieur des limites de la cohérence. La projection conventionnelle et cohérente est à l'origine d'un patrimoine de concepts intrinsèquement métaphoriques auxquels chacun de nous fait confiance, souvent sans en être conscient, dans la vie quotidienne non seulement quand il parle, mais aussi quand il pense et quand il agit (Lakoff, Johnson 1980). Les concepts métaphoriques, notamment, nous mettent en condition de concevoir les objets du monde abstrait soustraits à l'expérience directe grâce à la projection de modèles plus accessibles enracinés dans l'expérience directe, et ainsi d'en parler. Un concept métaphorique partagé, par exemple, nous pousse à voir et décrire nos émotions et nos projets comme des personnes chéries ; un autre nous présente la vie comme un voyage. Les concepts métaphoriques conventionnels affleurent à deux niveaux : dans le lexique et dans les textes.

7. La métaphore vive est valorisée comme instrument de création conceptuelle dans l'épistémologie du Vingtième siècle au moment même où la rhétorique des figures s'écroule sous le poids d'un discrédit croissant (Ricoeur 1975 : 13).

Dans le lexique, les concepts métaphoriques sont le moteur le plus puissant de l'extension du signifié des lexèmes et de la polysémie. La combinaison *caresser un espoir*, par exemple, témoigne de l'acquisition, de la part du verbe *caresser*, d'une acception métaphorique distincte de son acception primitive et appropriée pour une émotion. Les métaphores conventionnelles ne motivent pas des extensions de signifié isolées mais d'entiers réseaux d'extensions interreliées, de véritables essaims, pour ainsi dire. Un seul concept métaphorique, par exemple, nous autorise à déplacer d'entiers paradigmes de lexèmes du lexique des relations personnelles au lexique des émotions. Comme le souligne Vendler⁸ (1970 : 91), par exemple, « Une opinion est comme un enfant : nous la concevons, l'adoptons, l'embrassons, la nourrissons et la caressons ; nous pouvons la considérer illégitime, l'abandonner et la répudier ». Caresser ou nourrir un espoir est aussi cohérent et conventionnel que caresser ou nourrir un enfant. Au niveau interlinguistique, les mêmes concepts partagés motivent des extensions lexicales imprévisibles et arbitraires, qui peuvent être différentes dans des langues différentes. Grâce au concept partagé d'argent liquide, par exemple, l'argent peut être versé tant en français qu'en italien – *versare una somma di denaro* – qu'en anglais : *pour money*. À l'opposé, l'emploi d'*arroser* avec l'argent en français – *arroser quelqu'un avec de l'argent* – n'a pas d'équivalent isomorphe en italien et en anglais.

Dans les textes, les mêmes concepts motivent la création d'expressions métaphoriques comme figures. Un exemple est l'*incipit* de la *Comedia* de Dante, qui s'inspire du concept métaphorique conventionnel de la vie comme voyage :

Nel mezzo del cammin di nostra vita
mi ritrovai per una selva oscura,
ché la diritta via era smarrita.

Au milieu du chemin de notre vie
je me retrouvai par une forêt obscure
car la voie droite était perdue⁹.

Les figures motivées par les concepts métaphoriques se trouvent dans les textes poétiques et littéraires pour la même raison pour laquelle elles peuplent les discours quotidiens : les poètes et les écrivains partagent le même patrimoine de concepts que nous tous. Quand Dumarsais (1730(1988 : 62-63)) écrit que « il se fait plus de figures dans un jour de marché à la halle, qu'il s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques », il se réfère probablement à de telles « métaphores de la vie quotidienne ». Pour la même raison, les métaphores textuelles alimentées par les concepts conventionnels peuvent être considérées comme créatives seulement dans un sens faible du mot, à l'opposé des métaphores vives.

3.2. Le solde négatif de l'interaction : la catachrèse

La catachrèse lexicale documente le solde négatif de l'interaction¹⁰ : au lieu d'enrichir la teneur sous la pression d'un sujet subsidiaire étranger, la catachrèse lexicale efface du sujet subsidiaire toutes les propriétés incompatibles avec l'identité conceptuelle acquise de la teneur. Un exemple est la catachrèse de l'aile d'un bâtiment. Les ailes métaphoriques n'ont pas de plumes et ne font pas voler le bâtiment ; à l'opposé, le mot *aile* acquiert un signifié nouveau tout à fait cohérent avec les bâtiments, qui du sujet subsidiaire ne sauvegarde que la relation avec le corps.

Le caractère régressif, antithétique à la projection, fait que la catachrèse est une extension de signifié isolée ou presque : une bouteille, par exemple, a un cou mais pas de tête ; le train a une tête

8. L'intuition de Vendler anticipe de dix ans la publication de la monographie de Lakoff, Johnson 1980 (1985).

9. Dante, *La Divine comédie. L'Enfer*, trad. de Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 1985.

10. Réfléchissant sur la compétition des force de sens opposé dans la nature, Kant (1763) introduit dans la description des réalités empiriques, et notamment dans les sciences humaines, le concept de « grandeur négative ».

et une queue mais pas de cou. Le caractère isolé des catachrèses les distingue nettement des extensions en essaim motivées par les concepts métaphoriques. L'opposition entre l'extension isolée et la projection en essaim, à son tour, justifie une différence dans leur portée. Les catachrèses sont électivement limitées aux noms dénotant des classes d'objets concrets et les parties qui forment leur structure. Les concepts métaphoriques, à l'opposé, motivent en premier lieu l'extension de signifié de mots qui dénotent des relations entre objets, notamment de verbes et d'adjectifs. La référence aux objets justifie finalement le fait que l'extension par catachrèse, en l'absence de projection, est typiquement motivée par une analogie aisément perceptible entre un exemplaire typique de l'objet à nommer et de l'objet source. Un exemple suggestif est l'extension de signifié du nom *grue* de l'oiseau aux longues pattes à la machine de levage, répandue parmi les langues d'Europe (Rossi 2015 : 78). Plus généralement, l'association traditionnelle de la métaphore à l'analogie se fonde sur le privilège accordé aux noms métaphoriques engagés dans l'identification de référents.

L'hypothèse que la catachrèse se situe sur le même parcours que la projection est confirmée par une expérience facilement accessible : il suffit de renverser l'orientation d'une catachrèse pour activer la projection. Quand le nom *veine* est étendu du corps vivant au marbre, par exemple, le solde de l'interaction est négatif : les veines ne canalisent pas le sang. Introduisant le sang comme référent pertinent, le vers de Victor Hugo *Le sang coule aux veines des marbres* transforme la catachrèse en métaphore projective. Tant que le sujet subsidiaire – dans notre cas, le sang – demeure accessible, la catachrèse peut être revitalisée¹¹.

3.3. Le solde nul de l'interaction : la substitution

La substitution illustre le solde nul de l'interaction : une fois que l'expression métaphorique *les crapauds du Marais* est remplacée par *les nobles de Paris*, par exemple, la suppression du sujet subsidiaire annule l'interaction. La substitution n'est pas une simple absence d'interaction mais le solde nul d'une compétition dynamique. De la même façon, l'immobilité d'un livre posé sur une table est le résultat de l'équilibre entre deux forces à l'orientation opposée, à savoir la gravité et la résistance de la surface, qui n'est pas à confondre avec l'absence de forces.

Quand on parle de substitution, il faut distinguer le plan de la structure de la métaphore du plan de l'interprétation textuelle.

De Quintilien à la Néorhétorique d'expression française, la substitution a été considérée comme la propriété qui distingue la métaphore vive de la catachrèse. Sur le plan structural, cependant, l'accessibilité d'un substitut n'est pas une propriété de la métaphore ni, à plus forte raison, la propriété qui qualifie les métaphores vives, mais une propriété empirique qu'un groupe identifiable de métaphores hérite des propriétés grammaticales et fonctionnelles de la forme d'expression. Le cas paradigmatique d'expression qui autorise la substitution est le syntagme nominal référentiel chargé d'identifier un référent lors d'un emploi spécifique. Toute expression référentielle, y compris la métaphore, est par définition un substitut virtuel : si j'appelle mon ami Jean *ce lampion*, par exemple, la métaphore fait partie d'un paradigme ouvert de substituts virtuels fonctionnellement interchangeables, en mesure d'identifier le même référent, qui inclut, par exemple, *mon ami Jean* ou *le frère de Marianne*. Quand il remplit une fonction prédicative, à l'opposé, le syntagme nominal n'est pas remplaçable sans perte de fonction. Dans la phrase *L'homme est un roseau* (Pascal), par exemple, le nom prédicatif a la fonction de classer le référent du sujet. Comme cette fonction est inséparable du signifié du nom, son remplacement changerait la prédication. La phrase *L'homme est fragile face aux adversités*, par exemple, ne contient pas la même prédication que *L'homme est un roseau*, mais une prédication différente. La forme *fragile face aux adversités* n'est pas un substitut de *roseau*, mais une hypothèse interprétative sur le contenu de la métaphore. Comme l'association de la métaphore à l'analogie, l'association de la métaphore vive à la substitution, qui a opposé pendant des

11. Si cela est vrai, un lieu commun de la rhétorique traditionnelle, qui considère la catachrèse une métaphore morte, s'écroule. Tant que le sujet subsidiaire demeure accessible, comme dans notre exemple, la catachrèse est prête à se renverser dans une métaphore projective.

siècles un obstacle presque infranchissable à la découverte de l'interaction, s'explique par le privilège accordé traditionnellement au non métaphorique référentiel.

Quand une expression métaphorique admet un substitut, comme dans le cas de l'expression nominale référentielle, la pure et simple activation du référent visé grâce à un désignateur cohérent avec son profil conceptuel est une option interprétative admise. Face à l'expression *les crapauds du Marais*, par exemple, le destinataire du texte peut bien se limiter à prendre bonne note qu'elle se réfère aux nobles de Paris et laisser tomber le concept étranger de crapaud. Cela dit, la restitution du référent visé et de son identité conceptuelle, qui est la condition préalable de l'interprétation substitutive, est aussi la condition préalable de l'option alternative de projeter sur les nobles toute la constellation de concepts qui tourne autour des crapauds. La simple substitution et l'activation d'une projection sont deux stratégies alternatives aux valeurs opposées, comme Black (1954) le souligne. Cela dit la possibilité logique d'activer la projection en présence de métaphores potentiellement substitutives confirme l'hypothèse que la substitution n'est pas absence d'interaction mais l'une de ses issues.

4. La métaphore et la métonymie : un bilan

Après avoir illustré l'éventail des métaphores dans toute leur variété, nous sommes maintenant dans la condition compléter le bilan des différences entre la métaphore et la métonymie.

Pour la métonymie, comme pour la métaphore, nous pouvons distinguer les figures vives des catachrèses lexicales. Mais l'analogie, sur laquelle la tradition rhétorique fondait la symétrie parfaite entre les deux figures principales, s'arrête à ce point, pour faire place à un bon nombre de différences.

Les métonymies se fondent sur des relations conceptuelles cohérentes qui ne sont pas l'œuvre de la figure mais qui lui fournissent une motivation conceptuelle indépendante. Le noyau de ces relations est formé par notre catégorisation primaire de l'expérience directe, qui contient des structures aussi centrales que la relation entre la cause et l'effet, entre l'agent, l'instrument et une action et la localisation d'un objet ou d'un procès dans l'espace ou dans le temps. Si jamais on cessait de les utiliser pour fabriquer des métonymies, de telles relations conceptuelles resteraient à la disposition de chacun dans l'univers cognitif partagé. Comme les concepts engagés ne sont pas l'œuvre de la métonymie mais sa condition de possibilité, nous ne pouvons pas parler de concepts métonymiques comme on parle de concepts métaphoriques. Si nous avons le droit de parler de concepts métaphoriques, c'est parce que les stratégies conceptuelles qui leur donnent forme, le transfert et la projection d'une constellation de concepts d'un domaine source dans un domaine cible hétérogène, sont inséparables de la métaphore. Grâce à la projection des structures conceptuelles appartenant à la catégorisation primaire de l'expérience, les concepts métaphoriques organisent une véritable catégorisation secondaire qui colonise de façon systématique les aires de l'expérience moins directement accessibles, à savoir l'expérience interne et, plus généralement, le monde abstrait.

La différence entre la métaphore vive et la catachrèse est nette, car elle se fonde sur une orientation opposée de l'interaction : la catachrèse adapte le sujet subsidiaire au profil consolidé de la teneur, alors que la métaphore vive structure le profil de la teneur sous la pression active du sujet subsidiaire : l'aile du bâtiment ne le fait pas voler, alors que la lumière versée devient liquide. La métonymie vive et la catachrèse de métonymie, au contraire, se fondent les deux sur les mêmes relations conceptuelles cohérentes et conventionnelles. La catachrèse de métonymie qui étend le signifié du mot *aile* de l'acception métaphorique 'position dans une formation sportive' à l'acception 'jouer qui occupe la position de aile' active une relation cohérente entre la personne et la place qu'elle occupe ; la métonymie vive *Il épouserait une grosse dot* (Zola), également, annule le conflit entre le verbe et l'objet direct activant une relation cohérente entre la dot et la femme qui la porte. La métonymie vive se distingue par la tâche qu'elle soumet au destinataire, à savoir l'interprétation d'un signifié conflictuel, mais pas par la stratégie adoptée, qui consiste dans les deux cas à reconnaître une relation conceptuelle familière.

La créativité d'une métaphore vive affecte la substance des concepts. L'espace de créativité accordé à une métonymie est confiné à la perspective dans laquelle la structure des référents complexes et des procès est offerte à la perception et à la cognition. Nommant une personne par l'une de ses parties, la synecdoque *Une main frappe sur le carreau* (Butor) présente la personne comme

une appendice de sa main, avec une stratégie de déformation qui rappelle la caricature. Le raccourci frayé par la métonymie dans la structure d'un procès peut aller jusqu'à révéler une vérité que l'explicitation des relations inévitablement cacherait. Dans *L'automne du Moyen Âge* de Huizinga, par exemple, *Le tocsin sonne l'effroi*. Zola se sert de la métonymie pour révéler l'hypocrisie de la société bourgeoise parisienne de l'époque : *Il épouserait une grosse dot ; Des jupes avaient des rires languissants*. La force du message qu'elles transmettent n'empêche pas ces métonymies de se fonder sur des relations conceptuelles cohérentes et conventionnelles : la femme présentée dans la perspective de la dot qu'elle porte ou de la jupe qui l'habille est toujours une femme ; la cloche focalisée par l'effroi qu'elle inspire est toujours une cloche.

Références bibliographiques

- Black, M. (1954(1962)) : « Metaphor », *Proceedings of the Aristotelian Society* 55 : 273–294. Réimprimé in Black 1962 : 25–47.
- Black, M. (1960(1962)) : « Models and Archetypes », in C. E. Boewe, R. Nichols (éds), *Both Human and Humane*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie : 39–65. Réimprimé in Black 1962 : 219–243.
- Black, M. (1962) : *Models and Metaphors*, Cornell University Press, Ithaca.
- Blumenberg, H. (1960) : *Paradigmen zu einer Metaphorologie*, Bouvier und Co., Bonn.
- Boyd 1979(1993) : « Metaphor and Theory Change : What is 'Metaphor' a Metaphor for? », in Ortony (éd., 1979(1993)) : 481–532.
- Carnap, R. (1932) : « Überwindung der Metaphysik durch logische Analyse der Sprache », *Erkenntnis* 2 : 219–241.
- Dumarsais, C. (1730(1988)) : *Des tropes, ou des différents sens*, Flammarion, Paris.
- Fontanier, P. (1821(1968)) : *Les figures du discours*, Flammarion, Paris. Réunit : *Manuel classique pour l'étude des tropes* (1821, 4^{ème} éd, 1830) et *Traité général des figures de discours autres que les tropes* (1827).
- Genette, G. (1968) : « Introduction », in P. Fontanier, *Les figures du discours*, Flammarion, Paris : 5–17.
- Groupe μ (1970) : *Rhétorique générale*, Larousse, Paris.
- Hesse, M. B. (1965(1966)) : « The Explanatory Function of Metaphor », in Y. Bar-Hillel (éd.), *Logic, Methodology, and Philosophy of Science*, North Holland, Amsterdam : 157–177.
- Kant, I. (1763) : *Versuch den Begriff der negativen Grössen in die Weltweisheit einzuführen*, Johann Jacob Kanter, Königsberg.
- Kuhn, T. S. (1979(1993)) : « Metaphor in Science », in Ortony (éd., 1979(1993)) : 533–542.
- Lakoff, G., Johnson, M. (1980(1985)) : *Metaphors we Live by*, The University of Chicago Press, Chicago. Trad. fr. : *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Les Éditions de Minuit, Paris.
- Lausberg, H. (1949) : *Elemente der literarischen Rhetorik*, Max Hüber Verlag, Munich.
- Ortony, A. (éd, 1979(1993)) : *Metaphor and Thought*, 2^{ème} éd., Cambridge University Press, Cambridge.
- Prandi, M. (2017) : *Conceptual Conflicts in Metaphors and Figurative Language*, Routledge, New York – Londres.
- Reggiani, N. (2017) : « Metaphorá nei papiri greci. Una riflessione etimologica », in D. Astori (éd.), *La metafora e la sua traduzione fra riflessioni teoriche e casi applicativi*, Bottega del libro, Parme.
- Richards, I. A. (1936) : *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford University Press, Oxford.
- Ricoeur, P. (1975) : *La métaphore vive*, Editions du Seuil, Paris.
- Schlick, M. (1936) : « Meaning and verification », *The Philosophical Review* 45 : 339–369.
- Todorov, T. (1970(1979)) : « Synecdoques », *Communications* 16 : 26–35. Réimprimé in T. Todorov, W. Empson, J. Cohen, G. Hartman, F. Rigolot, *Semantique de la poésie*, Editions du Seuil, Paris : 7–26.
- Weinrich, H. (1958(1976)) : « Münze und Wort. Untersuchungen an einem Bildfeld », *Romanica. Festschrift Rohlf's*, Niemeyer, Halle : 508–521.

- Weinrich, H. (1963): « Semantik der kühnen Metapher », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* : 37: 325–344.
- Weinrich, H. (1964): « Typen der Gedächtnismetaphorik », *Archiv für Begriffsgeschichte* IX : 23–26.
- Weinrich, H. (1967a): « Linguistik des Widerspruchs », in *To honor Roman Jakobson*, Vol. III, Mouton, La Haye : 2212–2218.
- Weinrich, H. (1967b): Semantik der Metapher », *Folia Linguistica* 1 : 3–17.